

Querelle d'auteurs autour de l'histoire du Paris gay

04 août 2013 | Par [Mathieu Magnaudeix](#)

Paru en mars 2013, *Gay Paris*, de François Buot, s'inspire de plusieurs ouvrages sur l'histoire gay et lesbienne. Sans toujours le dire. Leurs auteurs crient au « plagiat ».

« On attendait depuis longtemps une histoire du Paris gay. » Quand Michel Carassou, Nicole Canet et Christian Gury, trois spécialistes de la culture gay et lesbienne de l'entre-deux-guerres ont découvert dans le numéro de mai du mensuel *Têtu* un article sur *Gay Paris, une histoire du Paris interlope entre 1900 et 1940*, livre publié en mars 2013 par François Buot (Fayard), ils ont failli s'étrangler.

Par son titre, allusion limpide à une œuvre culte des « gays studies » américaines *Gay New York* de George Chauncey, paru en 1994 aux États-Unis et publié en France en 2003 chez Fayard), l'ouvrage de Buot, biographe de Tristan Tzara, Nancy Cunard ou Hervé Guibert, revendique un statut de livre de référence. Sauf que *Gay Paris* s'inspire largement de certains ouvrages de Carassou, Canet et Gury déjà parus. Sans toujours prendre la peine de les citer.

Spécialiste du surréalisme comme Buot, Michel Carassou a publié dès 1981 le premier ouvrage d'ampleur sur la vitalité de la culture homosexuelle dans les années 1920 et 30 *Paris Gay 1925*. Coécrit avec Gilles Barbedette, écrivain et journaliste à *Gai-Pied* mort du sida en 1992, ce livre grand format, fruit d'un gros travail bibliographique, est riche d'une iconographie conséquente et de longs entretiens réalisés avec des témoins de l'époque : Daniel Guérin, historien libertaire et figure du militantisme homosexuel, mort en 1988 ; le comédien Jean Weber, décédé en 1995 ; la peintre lesbienne Hélène Azénor, morte en 2010 ; le poète Edouard Roditi, mort en 1992.

Dans *Gay Paris*, François Buot cite plusieurs fois le livre de Carassou (difficile de faire autrement). Mais à de nombreuses reprises, il « omet » de le faire, plus ou moins habilement.

Ainsi, plusieurs passages des entretiens avec Jean Weber et Edouard Roditi sont repris, mais sans que leur source ne soit indiquée. C'est le cas, par exemple, pp.25 et 33.

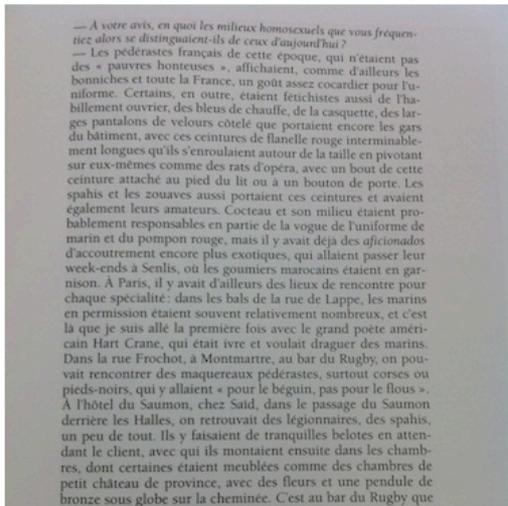
Aux pages 132-133, Buot renvoie à un entretien avec Roditi datant du 18 novembre 1988. Mais il reprend en réalité des passages entiers de l'entretien figurant dans *Paris Gay 1925* (cliquer sur l'image pour l'agrandir) :

François Buot, *Gay Paris* (2013)

Edouard Roditi, un autre témoin de cette époque héroïque, nous a raconté ses virées parisiennes... Quarante ans plus tard, il était toujours là, dans son petit appartement du XIII^e arrondissement, drôle, érudit et spirituel¹⁵.

« Les pédérastes de cette époque, qui n'étaient pas des « pauvres honteuses », affichaient, comme d'ailleurs les bonniches et toute la France, un goût assez cocardier pour l'uniforme. À Paris, il y avait des lieux de rencontres pour chaque spécialiste dans les bals de la rue de Lappe, les marins en permission étaient relativement nombreux. Du côté des Halles, à l'hôtel du Saumon, chez Saïd, on retrouvait des légionnaires, des spahis, un peu de tout. Ils y faisaient de tranquilles belotes en attendant le client, avec qui ils montaient ensuite dans les chambres, dont certaines étaient meublées comme des chambres de petits châteaux de province, avec des fleurs et une pendule de bronze sous globe sur la cheminée. Certains aficionados d'accoutrements encore plus exotiques étaient capables de passer tout un week-end à Senlis, où les goumiers marocains étaient en garnison... » Question exotisme, il semble ¹⁵. Entretiens avec Edouard Roditi, Paris, 18 novembre 1988.

Michel Carassou, *Paris Gay 1925* (1981, rééd. 2008)



— À votre avis, en quoi les milieux homosexuels que vous fréquentez alors se distinguaient-ils de ceux d'aujourd'hui ?
— Les pédérastes français de cette époque, qui n'étaient pas des « pauvres honteuses », affichaient, comme d'ailleurs les bonniches et toute la France, un goût assez cocardier pour l'uniforme. Certains, en outre, étaient fétichistes aussi de l'habillement ouvrier, des bleus de chauffe, de la casquette, des larges pantalons de velours côtelé que portaient encore les gars du bâtiment, avec ces ceintures de flanelle rouge interminablement longues qu'ils s'enroulaient autour de la taille en pivotant sur eux-mêmes comme des rats d'opéra, avec un bout de cette ceinture attaché au pied du lit ou à un bouton de porte. Les spahis et les zouaves aussi portaient ces ceintures et avaient également leurs amateurs. Cocteau et son milieu étaient probablement responsables en partie de la vogue de l'uniforme de marin et du pompon rouge, mais il y avait déjà des aficionados d'accoutrement encore plus exotiques, qui allaient passer leur week-ends à Senlis, où les goumiers marocains étaient en garnison. À Paris, il y avait d'ailleurs des lieux de rencontre pour chaque spécialité : dans les bals de la rue de Lappe, les marins en permission étaient souvent relativement nombreux, et c'est là que je suis allé la première fois avec le grand poète américain Hart Crane, qui était ivre et voulait draguer des marins. Dans la rue Frochot, à Montmartre, au bar du Rugby, on pouvait rencontrer des maquereaux pédérastes, surtout corses ou pieds-noirs, qui y allaient « pour le beguin, pas pour le flous ». À l'hôtel du Saumon, chez Saïd, dans le passage du Saumon derrière les Halles, on retrouvait des légionnaires, des spahis, un peu de tout. Ils y faisaient de tranquilles belotes en attendant le client, avec qui ils montaient ensuite dans les chambres, dont certaines étaient meublées comme des chambres de petit château de province, avec des fleurs et une pendule de bronze sous globe sur la cheminée. C'est au bar du Rugby que

Quand Buot cite Daniel Guérin (p. 35), il renvoie à un livre de Guérin et à une « *entretien avec l'auteur* »... alors que la citation est une fois de plus tirée de l'ouvrage de Carassou.

François Buot, *Gay Paris* (2013)

L'écrivain et journaliste Daniel Guérin préférait les tentations des cafés de la rue de Lappe⁶. L'auteur libertaire connaît bien le quartier populaire de la Bastille.

« L'homosexualité et l'hétérosexualité se côtoyaient vraiment sans problème. Rue de Lappe, j'ai jamais bien aller dans un endroit extraordinaire qui s'appelait Gabrielle d'Estrées. C'était une boutique avec des allures de café. On entra, et dans un décor de tables de marbre rétro, étaient assis quelques matafs en permission, qui jouaient à la belote. Quand on avait envie de l'un d'eux, on se levait et on disait : "dis donc, mec, ça me ferait plaisir d'aller avec toi. Tu y vois un inconvénient ? – Pas du tout ! etc." Au fond du café, il y avait un petit escalier et au premier des chambres⁷. »

⁷. Daniel Guérin, *Un jeune homme excentrique*, Julliard, 1965 ; Entretien avec l'auteur.

Michel Carassou, *Paris Gay 1925* (1981, rééd. 2008)

— Est-ce qu'on pourrait comparer cette rue avec une rue d'une communauté homosexuelle, comme à New York ?
— Non, parce qu'il y avait des établissements dans la rue où l'hétérosexualité dominait. L'homosexualité et l'hétérosexualité se côtoyaient dans la rue de Lappe sans que cela pose aucun problème. Il y a un autre endroit dont je voulais parler qui était extraordinaire et qui s'appelait Gabrielle d'Estrées (comme la maîtresse de Henri IV). C'était une boutique avec des allures de café ; on entra et, dans un décor de table de marbre déco, étaient assis quelques matafs en permission qui jouaient à la belote. Quand on avait très envie de l'un d'eux, on se levait et on disait : « Dis donc, mec, ça me ferait plaisir d'aller avec toi. Tu y vois un inconvénient ? — Pas du tout ! etc. » Au fond du café, il y avait un petit escalier et, au premier étage, des chambres.

Un peu plus loin, le même entretien est dupliqué à deux reprises. Une fois sans référence, une fois avec un (faux) renvoi à une revue disparue [Sexpol](#).

François Buot, *Gay Paris* (2013)

Passé minuit, les cafés de la rue prenaient des allures de bal musette plus ou moins improvisés. Guérin en gardait un souvenir ému...

« C'était un spectacle inouï, pour des gens comme moi qui aimaient les militaires et les gens simples, car on pouvait les côtoyer avec facilité, non pas dans des grands établissements, mais dans des petits bars où il y avait des accordéonistes avec sur un balcon

un orchestre. On buvait des diabolos menthe ou des diabolos cassis – boissons traditionnelles – et on dansait entre garçons, entre filles, entre hommes et filles. La permissivité était énorme. Les gens ne s'embrassaient pas cependant car les "mecs" tenaient à leur image virile. »

Dans l'esprit de ces jeunes gens, il n'y a visiblement aucune contradiction. Ils peuvent se considérer comme hétérosexuels, expliquer qu'ils préfèrent finalement les femmes, et danser voire coucher avec un joli garçon. Seuls les travestis font l'objet d'une certaine méfiance. Beaucoup de clients ne souhaitent pas être assimilés aux « tatas » ou « tapettes ».

Et chaque soir, cela n'empêche pas que tout le monde se retrouve dans les chambres au-dessus des bistrotts ou sur cette péniche accostée non loin de la Bastille. « La Noïé était un endroit connu. C'était très agréable de se retrouver là, et surtout très discret. Dans la cale, il y avait d'immenses couchettes pour forniquer à deux ou à plusieurs⁸. »

⁸. Daniel Guérin, interview *Revue Sexpol*, 1975.

Michel Carassou, *Paris Gay 1925* (1981, rééd. 2008)

— Parmi tous les endroits qui permettaient les rencontres d'homosexuels, y en avait-il un qui ait eu un succès inhabituel ?
— La rue de Lappe était un spectacle inouï pour des gens comme moi qui aimaient les militaires et les gens simples, car on pouvait les côtoyer avec facilité, non pas dans de grands établissements, mais dans de toutes petites boîtes où il y avait des accordéonistes avec sur un balcon un petit orchestre ; on buvait des diabolos menthe et des diabolos cassis — boissons traditionnelles — et on dansait entre garçons, entre filles entre hommes et femmes.
— Ce n'étaient pas exclusivement des boîtes homosexuelles ?
— C'étaient des boîtes sexuelles qui n'étaient pas des boîtes homosexuelles, mais dans lesquelles la permissivité était énorme. Les gens ne s'embrassaient pas, cependant, car les mecs tenaient à leur image virile.
— Mais deux hommes qui dansaient entre eux étaient homosexuels ?
— Oui, mais il était rare que deux homosexuels dansent ensemble ; c'était plutôt une danse entre un micheton — un homme qui aime les garçons — et un mec. Je me rappelle que, vers la fin de la soirée, lorsque l'établissement se vidait un peu, un gars à col roulé blanc m'avait dit : « Alors tu viens pour la Noïé ? » La Noïé était une péniche amarrée sur le canal Saint-Martin, près de la Bastille, et qui servait à faire l'amour. Il y avait des couchettes où on forniquait. De la rue de Lappe, c'était très proche et très pratique.

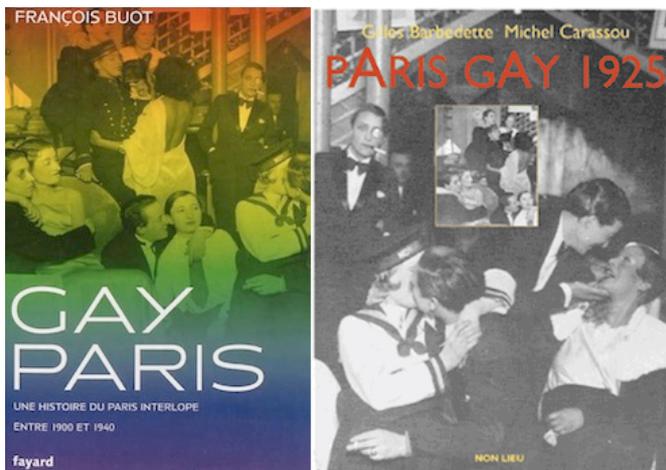
L'entretien avec Guérin est à nouveau largement repris pp. 188-189, lorsque sont évoqués les camps naturistes du bord de Marne...

Quand on lui téléphone en cette fin de juillet, on trouve François Buot sur une plage du sud de la France. Il admet avoir repris l'entretien avec du Dognon (un autre témoin interviewé par Carassou et Barbedette) en « oubli(ant) » de citer sa source. « C'est une erreur de ma part : je ne l'ai jamais vu. »

Pour le reste, ses explications sont assez emberlificotées. « Guérin, Roditi : ce sont bien mes interviews ! je les ai faites... c'était il y a très longtemps. Il admet ne pas avoir enregistré ces entretiens (« c'était des personnes âgées... », dit-il étrangement). Avec Guérin, qu'il n'a vu qu'une fois, il n'a pas pris de notes. Celui-ci lui aurait ensuite « renvoyé des textes ». Buot n'exclut pas que Guérin lui ait renvoyé des interviews déjà parues. « Il était coutumier du fait. » Il assure que Roditi « pouvait lui aussi parfaitement citer les mêmes formules » d'un interlocuteur à l'autre. Bref, tout cela expliquerait « quelques similitudes ».

Ce ne sont pourtant pas les seules. Ainsi, le long passage consacré à André Gide reprend plusieurs références et citations déjà présentes dans le livre de Carassou et Barbedette (les mêmes mots d'une lettre de Gide à Roger Martin du Gard, une allusion à *Immoraliste* écrit par Gide en 1902, un passage de la revue *Fantasio* intégralement repris, etc.). Dans d'autres chapitres, les extraits d'ouvrages cités figuraient déjà dans celui de Carassou il y a plus de trente ans (p. 26, p. 30, p. 34-35, etc.), parfois dans le même ordre.

Le mimétisme va jusqu'à la couverture, tirée d'un cliché d'un cabaret lesbien du boulevard Edgar-Quinet (remarquez sur les deux images la femme au monocle et nœud papillon...)



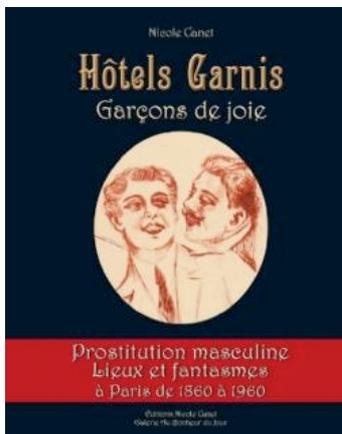
« Pompé »

Carassou estime donc que le livre de Buot « reprend la matière (thèmes, lieux, personnalités) » de son livre, mais aussi « le contenu des entretiens menés avec des témoins alors encore vivants, le travail de recherche et de documentation (nombreuses citations avec des coupes identiques), et des fragments (...) simplement recopiés ou maladroitement réécrits ».

Buot, lui, affirme surtout être victime de la « vieille haine recuite » de Carassou à son égard, qui lui en voudrait de « travailler sur les mêmes sujets que lui ». À la fin des années 1980, il était son étudiant. Les deux ont alors publié à deux ans d'écart une biographie du poète surréaliste René Crevel « *Il m'a doublé* », accuse Buot. Carassou affirme au contraire que la bio de Buot s'inspire de la sienne...

Carassou n'est pourtant pas le seul à s'être insurgé après la parution du livre de Buot. Auteur de nombreux ouvrages sur Proust, Lyautey ou l'histoire de l'homosexualité [Christian Gury](#), avocat aux allures de *dandy* tout droit sorti d'un roman d'Oscar Wilde, se plaint de « démarquages » nombreux et dépeint Buot en « *coucou se parant des plumes de paon des autres* ». Il estime ainsi qu'un chapitre entier de son très érudit *Excentriques et années folles*, publié en 2010 (Non Lieu), a été « *pompé* ». En l'occurrence celui qui raconte les soirées enfiévrées d'un célèbre cabaret travesti de Montmartre, la « Petite Chaumière ».

Le style de Buot est très différent. Mais dans le chapitre qu'il consacre au cabaret (p.55 à 65), ce sont bien les mêmes auteurs cités (Willy, Carco, Jean Genet, Charles Étienne, Roland Dorgelès, Henri Massis, Hemingway, Elisabeth de Gramont, etc.), bien souvent les mêmes citations, coupées au même endroit. Au cours des dix pages, le livre de Gury est certes évoqué, mais une seule fois, au détour d'une note de bas de page.



Nicole Canet, Hôtels garnis (2012)

Autre auteure très en colère : la galeriste Nicole Canet, qui a signé plusieurs beaux-livres historiques sur la prostitution masculine. À plusieurs reprises, Buot cite certains des ouvrages de Canet. Mais selon elle, il « *plagie allègrement* » son dernier opus, *Hôtels Garnis, Garçons de joie, Prostitution masculine – Lieux et fantasmes à Paris de 1860 à 1960* paru en 2012.

Difficile de ne pas lui donner raison. Sept extraits de rapports de police que Buot présente comme provenant des « archives de la préfecture de police » sont des décalques du livre de Canet. Pour les recherches préparatoires à son livre, la galeriste avait en effet missionné son coauteur Étienne Cance aux archives de la préfecture de police « *Certains dossiers que j'ai consultés n'avaient jamais été ouverts* », raconte cet ingénieur retraité.

Sauf que Cance, qui n'est pas un historien professionnel, n'a pas recopié fidèlement les archives. Il s'en est plutôt... inspiré. « *J'ai tricoté des résumés, fait des compilations* », avoue-t-il. Des « *compilations* » pourtant citées *in extenso* par Buot comme si elles étaient le fruit de ses propres recherches... « *Vingt-deux pages sur 285 du livre Gay Paris comportent des recopies mot à mot des textes d'Hôtels garnis* », s'étonne donc Canet. « *Il y a affectivement là une erreur de ma part. Mais ce sont des points de détails, on me cherche des poux dans la tête !* » rétorque Buot.

Il y a quelques semaines, l'avocat de Michel Carassou a entamé une démarche de conciliation avec Fayard, qui n'a pas souhaité répondre à nos questions « *On n'est pas très communicants* », dit un cadre de la maison d'édition, qui affiche un désintérêt parfait pour la polémique et s'alarme surtout de ce « *nouveau truc à la mode* » chez les journalistes que serait, à l'entendre, la quête d'éventuels plagiat...

En attendant le résultat de la conciliation, il faut donc se contenter de cette curieuse morale de l'histoire, signée François Buot en personne: « *J'ai le droit d'utiliser des recherches qui ont été faites, de citer les mêmes auteurs, de faire les mêmes entretiens... Où commence l'emprunt. Où s'arrête-t-il? C'est une question de fond. Il n'y a pas de code de déontologie là-dedans.* » De toute évidence, Buot sait de quoi il parle.

Les livres cités dans l'article :

Gilles Barbedette & Michel Carassou, *Paris Gay 1925*, éditions Non Lieu, 1981 (rééd. 2008).

Nicole Canet, *Hôtels Garnis, Garçons de joie, Prostitution masculine – Lieux et fantasmes à Paris de 1860 à 1960* éditions Nicole Canet/Galerie Au Bonheur du Jour (2012).

Christian Gury, *Excentriques et années folles*, éditions Non Lieu (2010).

François Buot, *Gay Paris*, éditions Fayard (2013).